

CHINE.

La Gazette de l'Allemagne du Nord publie l'information suivante: Le ministre d'Allemagne a été reçu en audience par l'empereur de Chine et la reine-régente. Il a remis à l'empereur l'ordre de l'Aigle Noir et à l'impératrice des girandoles de valeur. L'entrevue a eu une tournure très satisfaisante. L'empereur et l'impératrice ont remercié par télégramme l'empereur Guillaume. On remarque que les mesures prises par l'Allemagne ont eu une bonne influence sur le gouvernement chinois et la population chinoise. Les bruits fréquemment recueillis sur les feuilles étrangères, et d'après lesquels la Chine aurait pris à Tan-Tung, vis-à-vis de l'Allemagne une attitude hostile sont absolument dénués de fondement. Le correspondant du Times à Pékin ne s'explique pas le doute exprimé par M. Brodric, secrétaire parlementaire pour les affaires étrangères, au sujet de la demande de prolongement du chemin de fer de Mandchourie jusqu'à Pékin. Cette demande, dit-il, est connue de toutes les légations et de tous les mandarins. Les déclarations de M. Brodric sont considérées ici comme la répétition de la politique évasive et de tergiversations qui a caractérisé l'action du gouvernement britannique l'année dernière au sujet de Port-Arthur et de Ta-lien-Wan.

Le blanc pour les coiffures.

Londres a décrété que le blanc serait plus qu'un simple accessoire à la mode pour les coiffures de cet été. Depuis que le soleil a chassé le brouillard, on ne voit, sur la terrasse de la Chambre des Communes, que des chapeaux d'un gris si pâle qu'ils paraissent, de loin, d'une éclatante blancheur. Jeunes et vieux, tous les membres du Parlement portent la même coiffure. Seul, M. Walter Rothschild a cru pouvoir arborer, l'autre jour, un couvre-chef d'un nouveau genre. Il s'est présenté au Parlement coiffé d'un chapeau haut de forme, fait de paille légère. Son entrée a fait sensation: tous les yeux se sont aussitôt fixés sur lui et, lorsqu'il a quitté le palais, un grand nombre de ses collègues se sont précipités sur ses pas pour lui demander où il avait acheté cet admirable chapeau. Comme M. Walter Rothschild passe pour un des élégants de Londres, il n'est pas douteux qu'on va voir, dès cette semaine, de nombreux gibus de paille à la Chambre des Communes. Peut-être même faut-il s'attendre à ce que la nouvelle mode franchisse avant peu l'océan et vienne à la Nouvelle-Orléans.

La question des frontières de l'Alaska.

Londres, 27 juin.—M. Choate, ambassadeur des Etats-Unis, a eu une conférence avec le marquis de Salisbury, aujourd'hui, relativement à la proposition faite vendredi par le Canada au sujet de la frontière de l'Alaska.

Nouveau Cabinet dans le Chili.

Santiago de Chili, 27 juin.—Un ministère libéral a été formé pour prendre la place du Cabinet conservateur qui a donné sa démission.

LA CEREMONIE

DIMANCHE PROCHAIN.

De grands préparatifs se poursuivent pour donner à la cérémonie de dimanche prochain, à la Cathédrale St-Louis, tout l'éclat, toute la pompe qu'elle comporte. Cette cérémonie marquera dans les annales de notre archidiocèse qui, sous l'excellente administration de sa Grandeur, l'archevêque Chapelle, est justement cité comme un des plus prospères et des plus importants aux Etats-Unis. Au dehors comme en Louisiane, on se plaît à reconnaître les talents, les mérites et les vertus de l'illustre prélat qui, bien qu'il n'ait été parmi nous que peu de temps, a déjà donné la mesure de sa haute valeur et a rendu d'inestimables services à notre archidiocèse. Monseigneur Barnada, qui était attendu ici hier, n'arrivera qu'aujourd'hui, nous a appris une dépêche hier soir. Les évêques qui assisteront à la double consécration de dimanche sont: Mgr Allen, de la Mobile; Mgr Thos. Heslin, de Nat. chez; Mgr Verdguer, du Texas; et Mgr Meershaert, du Territoire Indien. L'officiant sera Mgr Chapelle. Les deux consacrés recevront des mains de notre distingué archevêque la dignité épiscopale. C'est Mgr Chapelle qui a obtenu du Saint-Siège l'élevation des RR. Blenk et Barnada à l'épiscopat et à l'archiepiscopat; c'est lui qui les investira de leurs nouveaux insignes.

Incendie d'un ramorqueur.

Mobile, Alabama, 27 juin.—Une dépêche envoyée de Scranton à l'«Item» dit que le ramorqueur à vapeur Beranice appartenant à l'«Iron» de l'Alabama, a été incendié par un incendie qui a éclaté à l'arrière du navire, à l'île de Round Island. Wm. Feere, un passager, a disparu. Ce qui restait du ramorqueur a été transporté à Passaic par le ramorqueur Lou.

Le transport Grant.

Washington, 27 juin.—Le département de la guerre a reçu le cablegramme suivant: Manille, 27 juin. Le transport Grant est arrivé, ce matin. Pas de décès ni de maladies à bord. OTIS, Le Grant était parti de San Francisco, le 30 mai portant le 106 d'infanterie, 40 officiers et 1,165 hommes, sous le commandement du lieutenant colonel Spürgen. Le transport a eu une traversée de 26 jours.

A la Convention démocratique de Louisville.

Louisville, 27 juin.—Il semble que l'état de guerre va bientôt finir entre les concurrents, à la Convention démocratique. Le président Redwine a ordonné que l'on procédât au vote pour l'élection de gouverneur. Il n'a pas été fait une seule protestation. Geobel tient toujours bon contre ses deux adversaires qui ne peuvent s'entendre. Il y a eu, hier, une longue conférence des délégués de Hardin et Stone mais l'on ne put arriver à une entente. Cependant les chances semblent tourner du côté de Stone qui n'a pas perdu une voix. Voici le résultat du premier scrutin de ce matin, le quatorzième depuis le commencement du vote: Stone, 378; Hardin, 348.

Renseignements, Curieux.

Une revue spéciale militaire, publiée à l'étranger, donne des renseignements vraiment curieux sur le nombre moyen des balles qu'il a fallu tirer, au cours des principales guerres du siècle, pour tuer un seul homme hors de combat. D'après les comptes rendus officiels et les rapports des médecins militaires de l'époque, aux fameuses batailles d'Austerlitz, d'Eylau, de Wagram, de Friedland, d'Essen et d'Essmühl, chaque soldat tué ou blessé représentait environ 3,000 cartouches tirées. A Leipzig et pendant la campagne de France, en 1814, il n'a pas fallu moins de 10,000 balles pour mettre un seul homme hors de combat. Avec les perfectionnements apportés à l'armement européen, la moyenne s'abaisse très vite. A Solferino, en 1859, les Autrichiens font pleuvoir sur les troupes un déluge de 3,400,000 projectiles, tuant ou blessant 12,000 Français: soit 700 cartouches tirées par homme atteint. En 1870, pendant certains engagements particulièrement meurtriers, la moyenne est tombée à 250, et l'année dernière, durant les opérations autour de Santiago, elle a atteint le minimum de 230 balles par soldat.

UN CANARD.

D'une correspondance de Londres: L'éventualité sensationnelle d'une retraite prochaine de M. Jean de Reszké étant venue poindre à l'horizon artistique, je me suis empressé d'interpeller M. Jean de Reszké à ce sujet, et je suis heureux de vous dire qu'il ne s'agit que d'un canard. Et pourquoi Jean de Reszké se retirerait-il? En pleine possession de tous les dons exceptionnels qu'il a plu à la providence de lui prodiguer—admiré, adulé même, et à juste titre, comme l'artiste le plus complet de notre temps, pivot des entreprises les plus considérables et ayant charge de très gros intérêts—il n'en a pas le droit. Avec un record comme celui de M. Jean de Reszké, on a des devoirs qui vous imposent de ne pas quitter une carrière qui vous doit tant et à laquelle vous devez aussi quelque chose. Maintenant, comme il n'y a jamais de fumée sans feu, voici ce qu'il y avait au fond du potin: M. Jean de Reszké ne retourne pas en Amérique la saison prochaine et quitte Londres sous peu, alors, d'aimables gens qui ont le temps de s'occuper des affaires des autres s'entendent à se faire un engagement de 500,000 francs pour quatre mois, c'est qu'il a assez et ce n'est pas pour gagner le quart de cet argent qu'il va rester en Europe. En quoi l'on se trompe. M. Jean de Reszké est suffisamment riche pour se permettre le luxe de chanter qu'il est et on son plaisir lui suggérera, et en ce moment il a le choix entre Paris, Vienne, Saint-Petersbourg et Monte-Carlo pour son hiver. A la série des départs au Covent-Garden il faut ajouter celui de la charmante Mlle Leclair dans le rôle du page «Roméo», début des plus favorables, et celui de M. Scotti, jeune baryton italien, dans «Don Giovanni». M. Scotti est un artiste de premier rang, l'épave de M. de M. Renaud chez vous, et sans contredit le meilleur Don Juan italien que nous ayons eu au Covent-Garden. Le Lepello de M. Edouard de Reszké, inimitable de «avis comica» et de mérite vocal, a été la joie de cette représentation agréablement par la sémiplante Zerline de Mlle de Lussan et les opulentes de Mmes Nordica et Lehman en Donna Elvira et Donna Anna. Dans Don Ottavio, M. Salignac; dans Don Mazette, M. Gilbert; et dans le Commandeur, M. Journet, tous excellents.—N.

Mme. Raoul Domengeaux.

Nous avons été douloureusement surpris d'apprendre hier, la mort d'une des jeunes femmes les plus sympathiques que nous ayons connues, Mme Raoul Domengeaux, née Jeanne Marie Villavaso. C'est à Pont-Breaux, à quelques heures de la Nouvelle-Orléans, où elle demeurait depuis plusieurs années, que la pauvre créature a succombé à une fièvre dont la durée n'a pas été longue. Cette mort met en deuil une des familles les plus anciennes et les plus honorées du pays, la famille Villavaso, nombreuse par elle-même et par ses alliances. Ceux qui ont connu la jeune femme ravie si vite, si impitoyablement à l'affection d'une mère, d'un époux, de parents chers, savent combien de joies venaient d'elle et rayonnaient par elle aux deux foyers dont elle fut la chère pendant sa trop courte existence, foyer paternel d'abord qu'elle avait éclairé des clartés du bonheur; foyer conjugal ensuite qu'elle égayait, où sa tendresse, son dévouement se donnaient libre carrière et où la vie lui était comme un prisme aux plus caressantes couleurs. Mourir à vingt-huit ans! n'est-ce pas mourir deux fois? Alors que l'existence ne vous a laissé entrevoir que ses plus riants aspects; alors que d'heureux lendemains vous sont promis. Mais le destin nous oblige souvent à de cruels retours: il était brutalement du kaléidoscope les rayons de tout à l'heure pour nous envelopper de nuit; et les rires qui sonnaient si haut se taisaient pour ne laisser entendre que soupirs et sanglots. Mme Domengeaux a connu toutes les joies de la fille et de l'épouse aimée, idolâtrée; elle n'a pas connu, hélas! celles de la materoité; celles qu'elle appelait de tous ses vœux et qui lui eussent permis de combler de tendresse l'être qu'elle aurait vu grandir à ses côtés, l'être sur lequel elle aurait versé les inépuisables trésors d'amour dont son cœur débordait. Elle aimait vivement cette vie: elle s'y rattachait comme à un premier paradis, paradis qu'elle a dû quitter avec déchirement, avec une tristesse immense, car jusqu'à l'heure du suprême dévouement, on les blanches clartés de l'au-delà baignaient déjà son visage, elle est restée consciencieuse, et elle a pu, dans un dernier regard bénir les êtres chers qui entouraient son chevet, sa mère, son époux, sa sœur et son frère. Une créature cependant n'était pas la pour recevoir cette bénédiction, sa tante, Mlle Eliza Villavaso, qu'elle aimait si tendrement et dont elle était si tendrement aimée. Qui, à cette heure, assénement, elle aura eu la douce vision de celle qui fut pour elle une seconde mère, de celle qui dès le berceau avait ensablé sa vie de la plus tendre sollicitude. Le souvenir est aussi un amour: il est un echo. Longtemps, tous les jours dans les deux demeures où j'ai une mère, une tante, une sœur, un frère, la bas un époux, on reverra les traits charmants, on entendra la caressante voix de celle qui vient de descendre dans la tombe. Mme Domengeaux était fille d'Ernest J. Villavaso et de Suzanne Villavaso. Elle était mariée en décembre 1892 et habitait Pont-Breaux avec son mari depuis lors. A cette distinction, elle et au Dr Joseph Bauer, un parent, dont le dévouement à l'heure de la crise l'éprouva à être vraiment filial, nous envoyons l'expression de notre respectueuse sympathie.

A la Chambre des Députés de Belgique.

Bruxelles, 27 juin.—La Chambre des Députés belge a adopté le bill sur les franchises, après un vote de 100 voix contre 90. Le bill a été adopté à l'unanimité.

Mort de

Mme. Raoul Domengeaux.

Nous avons été douloureusement surpris d'apprendre hier, la mort d'une des jeunes femmes les plus sympathiques que nous ayons connues, Mme Raoul Domengeaux, née Jeanne Marie Villavaso. C'est à Pont-Breaux, à quelques heures de la Nouvelle-Orléans, où elle demeurait depuis plusieurs années, que la pauvre créature a succombé à une fièvre dont la durée n'a pas été longue. Cette mort met en deuil une des familles les plus anciennes et les plus honorées du pays, la famille Villavaso, nombreuse par elle-même et par ses alliances. Ceux qui ont connu la jeune femme ravie si vite, si impitoyablement à l'affection d'une mère, d'un époux, de parents chers, savent combien de joies venaient d'elle et rayonnaient par elle aux deux foyers dont elle fut la chère pendant sa trop courte existence, foyer paternel d'abord qu'elle avait éclairé des clartés du bonheur; foyer conjugal ensuite qu'elle égayait, où sa tendresse, son dévouement se donnaient libre carrière et où la vie lui était comme un prisme aux plus caressantes couleurs. Mourir à vingt-huit ans! n'est-ce pas mourir deux fois? Alors que l'existence ne vous a laissé entrevoir que ses plus riants aspects; alors que d'heureux lendemains vous sont promis. Mais le destin nous oblige souvent à de cruels retours: il était brutalement du kaléidoscope les rayons de tout à l'heure pour nous envelopper de nuit; et les rires qui sonnaient si haut se taisaient pour ne laisser entendre que soupirs et sanglots. Mme Domengeaux a connu toutes les joies de la fille et de l'épouse aimée, idolâtrée; elle n'a pas connu, hélas! celles de la materoité; celles qu'elle appelait de tous ses vœux et qui lui eussent permis de combler de tendresse l'être qu'elle aurait vu grandir à ses côtés, l'être sur lequel elle aurait versé les inépuisables trésors d'amour dont son cœur débordait. Elle aimait vivement cette vie: elle s'y rattachait comme à un premier paradis, paradis qu'elle a dû quitter avec déchirement, avec une tristesse immense, car jusqu'à l'heure du suprême dévouement, on les blanches clartés de l'au-delà baignaient déjà son visage, elle est restée consciencieuse, et elle a pu, dans un dernier regard bénir les êtres chers qui entouraient son chevet, sa mère, son époux, sa sœur et son frère. Une créature cependant n'était pas la pour recevoir cette bénédiction, sa tante, Mlle Eliza Villavaso, qu'elle aimait si tendrement et dont elle était si tendrement aimée. Qui, à cette heure, assénement, elle aura eu la douce vision de celle qui fut pour elle une seconde mère, de celle qui dès le berceau avait ensablé sa vie de la plus tendre sollicitude. Le souvenir est aussi un amour: il est un echo. Longtemps, tous les jours dans les deux demeures où j'ai une mère, une tante, une sœur, un frère, la bas un époux, on reverra les traits charmants, on entendra la caressante voix de celle qui vient de descendre dans la tombe. Mme Domengeaux était fille d'Ernest J. Villavaso et de Suzanne Villavaso. Elle était mariée en décembre 1892 et habitait Pont-Breaux avec son mari depuis lors. A cette distinction, elle et au Dr Joseph Bauer, un parent, dont le dévouement à l'heure de la crise l'éprouva à être vraiment filial, nous envoyons l'expression de notre respectueuse sympathie.

Samory au Congo.

Voici d'intéressants détails sur l'installation de Samory dans la colonie qui lui a été assignée comme lieu de déportation. Nous avons laissé Samory, la dernière fois que l'«Abeille» en a parlé, à Dakar, s'embarquant à destination du Congo, à bord du «Thibet», paquebot de la Compagnie Fraissinet. Le vieil ennemi de la France était accompagné de son fils Sarrantié-Mory, d'un griot, de deux femmes et de deux enfants. Le voyage jusqu'à Libreville s'accomplit sans encombre. Là, Samory et sa suite furent transférés sur la «Ville de Macrin», paquebot des Chargeurs-Réunis, qui devait les conduire au cap Lopez, le «Thibet» ne dépassant pas Libreville. Ce transbordement ne plut guère à Samory, qui fit des difficultés pour se laisser conduire et opposa aux exhortations des tirailleurs préposés à sa garde une grande force d'inertie. Il fallut le prendre comme un paquet et le déposer délicatement au fond de l'embarcation le menant d'un paquebot à l'autre. Seule, la femme de Samory, une jeune euh! au teint clair et assez jolie, ne parut pas affectée du voyage. Les déboires de Samory n'étaient point terminés, car au cap Lopez il dut quitter la «Ville de Macrin» et s'embarquer sur le petit steamer de la compagnie qui devait le conduire jusqu'à N'Djole, endroit où il avait décidé qu'il résiderait désormais. A bord de ce nouveau bateau, Samory fut installé confortablement dans une cabine qui sur le pont le dévota pour lui de plus en plus désagréable. Cette installation sur le pont le déplut tout. Il adressa à l'inspecteur de la milice, chargé de sa surveillance, une réclamation vivement que fut traduite par un des tirailleurs sénégalais. L'inspecteur lui fit répondre qu'il ne fallait plus qu'il comptât posséder une cabine ni une couchette. Cette réponse mécontenta beaucoup Samory, qui lança à son interlocuteur le mot d'«Amani!» signifiant à peu près en français «sale tête!». N'Djole un campement était spécialement préparé pour y recevoir l'Almanay déchu. Ce camp, construit au milieu d'une île de l'Ogoué, appelée pas les indigènes Mousanza, se compose de plusieurs cases occupant un espace rectangulaire, d'une longueur de 30 mètres environ et d'une largeur de 20 mètres.

PIANOS STEINWAY, KNABE, SHONINGER, MEHLIN, BEHR, WALDORF, SINGER, SOHMER, FISCHER. MEILLEURES FABRIQUES, PRIX LES PLUS BAS, CONDITIONS LES PLUS FACILES. GRUNEWALD. 715 RUE DU CANAL.



L'Almanay Samory

Samory au Congo.

Voici d'intéressants détails sur l'installation de Samory dans la colonie qui lui a été assignée comme lieu de déportation. Nous avons laissé Samory, la dernière fois que l'«Abeille» en a parlé, à Dakar, s'embarquant à destination du Congo, à bord du «Thibet», paquebot de la Compagnie Fraissinet. Le vieil ennemi de la France était accompagné de son fils Sarrantié-Mory, d'un griot, de deux femmes et de deux enfants. Le voyage jusqu'à Libreville s'accomplit sans encombre. Là, Samory et sa suite furent transférés sur la «Ville de Macrin», paquebot des Chargeurs-Réunis, qui devait les conduire au cap Lopez, le «Thibet» ne dépassant pas Libreville. Ce transbordement ne plut guère à Samory, qui fit des difficultés pour se laisser conduire et opposa aux exhortations des tirailleurs préposés à sa garde une grande force d'inertie. Il fallut le prendre comme un paquet et le déposer délicatement au fond de l'embarcation le menant d'un paquebot à l'autre. Seule, la femme de Samory, une jeune euh! au teint clair et assez jolie, ne parut pas affectée du voyage. Les déboires de Samory n'étaient point terminés, car au cap Lopez il dut quitter la «Ville de Macrin» et s'embarquer sur le petit steamer de la compagnie qui devait le conduire jusqu'à N'Djole, endroit où il avait décidé qu'il résiderait désormais. A bord de ce nouveau bateau, Samory fut installé confortablement dans une cabine qui sur le pont le dévota pour lui de plus en plus désagréable. Cette installation sur le pont le déplut tout. Il adressa à l'inspecteur de la milice, chargé de sa surveillance, une réclamation vivement que fut traduite par un des tirailleurs sénégalais. L'inspecteur lui fit répondre qu'il ne fallait plus qu'il comptât posséder une cabine ni une couchette. Cette réponse mécontenta beaucoup Samory, qui lança à son interlocuteur le mot d'«Amani!» signifiant à peu près en français «sale tête!». N'Djole un campement était spécialement préparé pour y recevoir l'Almanay déchu. Ce camp, construit au milieu d'une île de l'Ogoué, appelée pas les indigènes Mousanza, se compose de plusieurs cases occupant un espace rectangulaire, d'une longueur de 30 mètres environ et d'une largeur de 20 mètres.

L'administrateur de N'Djole.

M. Lemerrier, un Africain de vieille date, qui gagna la croix au Sénégal, peut, de ses fenêtres, suivre les faits et gestes du prisonnier, dont la garde est confiée à onze miliciens commandés par un caporal. L'installation de Samory à N'Djole ne manque point d'un certain confort. On y rencontre plusieurs chambres meublées de lits garnis de moustiquaires, de tables en bois et de chaises en paille, ainsi qu'une cuisine où les femmes préparent les repas. Celles-ci jouissent d'une complète liberté et peuvent, sans être inquiétées, sortir à leur guise du campement, que Samory et son fils, au contraire, ne peuvent quitter que sous la conduite d'un milicien. Les rapports entre Samory et son fils sont, paraît-il, moins que cordiaux. Sarrantié-Mory et son père ont des discussions à propos de la moindre des choses. Le vieil almanay, dont le cerveau est un peu affaibli, reproche à son fils d'être la véritable cause de son exil. Il supporte mal les allures de ce fils indigne qui montre à son égard une attitude froissée. Jusqu'au dernier moment, Sarrantié-Mory affecta de ne pas croire à sa débâcle et surtout à sa captivité définitive. A bord du «Thibet», il parlait encore de l'avenir qu'il escomptait. Ce ne fut qu'au moment du départ des tirailleurs sénégalais, qui les escortaient, lui et son père, depuis Dakar, qu'il comprit que tout espoir de recouvrer sa liberté était à jamais perdu. Le départ des tirailleurs affecta également beaucoup Samory. Ceux-ci étaient restés pour lui comme une sorte de trait d'union avec son pays: eux partis, l'exil lui apparaissait particulièrement cruel et irrémédiable. Aussi lorsqu'il les vit s'éloigner, il fut pris d'un véritable désespoir. Depuis lors, Samory vit assez calme: son fils est un peu plus turbulent. Tous deux demandent un chef de poste de N'Djole et dont ils ont besoin. Les différents objets qu'ils réclament leur sont payés sur une rente de 4,000 francs que leur sert la colonie du Soudan. Cette somme est, du reste, largement suffisante pour leur donner une aisance relative. Si, par hasard, Samory et son fils parvenaient à tromper la surveillance de leurs gardiens, qui ont à leur service des agents très expérimentés, ils pourraient aller se réfugier dans les montagnes de l'Afrique occidentale, où ils pourraient se faire passer pour de simples voyageurs et se faire reconnaître par les indigènes.

Table of ship arrivals and departures with columns for ship name, origin, and arrival/departure date.

TEMPERATURE

Table showing temperature readings for various locations like New York, London, and others.

NAVIGATION FLUVIALE.

Table of river navigation schedules with columns for destination, departure, and arrival.

BULLETIN FLUVIAL.

Table of river level reports with columns for location, date, and water level.

PRONOSTIC.

Le Ministère des Affaires Étrangères a reçu de la Commission des Affaires Étrangères de la Chambre des Représentants de Belgique, le rapport de la Commission de la Chambre des Représentants de Belgique, sur l'état de la navigation fluviale.

HUILE D'OLIVE FRANÇAISE

Importée par J. B. et A. Artand, Frères, MARSEILLE. Pour Révisions et Prix s'adresser à W. A. GORDON, AGENT GÉNÉRAL, 500 Rue des Augustins, 1566-1 an.

Feuilleton

L'Abeille de la N. O.

Ne 23 Commencé le 1er Juin 1899

Mortel Outrage.

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JULES MARY.

DEUXIÈME PARTIE.

SOLDATS DES ALPES.

V

LA MÈRE QUI VEILLE.

(Suite.)

Depuis un mois qu'il est dans la haute montagne, elle a reçu deux ou trois fois de ses nouvelles. Car les communications ne

sont pas encore interrompues. Dans ces lettres il n'avait plus fait d'allusion à son désespoir. Il rendait compte de sa vie monotone, laborieuse. C'était tout. Mais ce silence était plus terrible peut-être que les larmes qu'elle avait surprises. —Et c'est moi qui ai fait verser ces larmes! Elle rêva. Que peut-elle faire, impuissante, pour lui rendre le bonheur? Cette jeune fille dédaigne le grand et beau montagnard et son cœur s'est ému de la délicatesse d'un autre. ... Que faire à cela? Peut-être dompter, elle, la mère, le cœur de cette jeune fille? Est-ce qu'en cela — l'amour! — elle ne se heurte pas à quelque chose d'inaccessible, à une force contre laquelle se sont éternellement brisées toutes les autres forces? ... Marie-Rose en aime un autre; c'est fini, le malheur est venu. Et la vieille connaît trop l'orgueil et la violence de son fils, pour ne pas redouter quelque catastrophe! Les mains jointes sur les genoux, elle rêva, et pour la centième fois elle se redit tout haut: —Que faire pour réparer le mal que j'ai commis? La nuit se passa ainsi. Elle ne songe même pas à se reposer. Le feu s'est éteint. Les ténèbres, autour d'elle, sont profondes. Elle ne s'en aperçoit pas. Le

froid est intense. Elle ne sent rien. On croirait qu'il n'y a personne là, tellement elle est immobile et silencieuse, et la montagne, autour d'elle, semble respecter sa rêverie, car tout y est mort: pas un cri d'oiseau de nuit, pas un souffle. ... Bien. Soudain, la vieille se leva, brusquement, renversant son escabeau. L'image de son mari — de Ragon à son lit de mort — vient de surgir à son esprit et elle entend, distinctement, ses suprêmes paroles: —Si jamais tu es malheureux, si jamais ton fils est malheureux, ouvre ce coffret, lis les papiers qu'il renferme. ... si tu sais l'en servir, il y a là pour toi et pour lui le bonheur, la fortune. ... Mais pour l'ouvrir attends que le malheur soit venu. ... La voix s'est tue. Cécilia est toute tremblante. —Ce coffret! ... murmure-t-elle. Oui, je sais. ... Mais où est-il? ... Qu'en ai-je fait? ... Je n'en ai pas pris soin. ... Il est perdu peut-être? Elle attendit le jour pour commencer des recherches. Elle fouilla dans tous les coins du chalet, et déjà elle perdait tout espoir, lorsqu'elle finit par le découvrir dans un appentis formant bucher. Il était à demi rongé par les rats et par la pourriture; cependant, la serrure, solide n'avait

pas été touchée. Elle n'eut pas de peine, d'un coup de hache, à briser le couvercle. A l'intérieur, il y avait une boîte en toile, elle-même enveloppée dans une toile goudronnée; précautions rustiques et excellentes contre l'humidité. Cécilia s'arrêta, un peu surprise. —Qu'est-ce donc que je vais trouver là dedans? Elle secoua la boîte de toile: rien qu'un son de papiers froissés. Elle ouvrit le tout, étala ces papiers sur une table, et pour voir plus clair alla ouvrir la porte du chalet. Elle remarqua alors que la neige tombait — et devait même tomber depuis quelques minutes déjà — si épaisse, si drue, que la montagne avait disparu complètement et que le ciel et la terre semblaient réunis par ces flocons énormes de onate au milieu desquels tout bruit, toute vie allait s'étouffer. —Voilà le blocus des neiges! murmura-t-elle en pensant à son fils, enfermé là-haut, près des nuages, dans les baraquements des Chapiens. Les lettres étalées devant Cécilia étaient d'une écriture qui lui étaient inconnues; elle en prit deux ou trois au hasard, parcourut certaines phrases et n'eut pas de peine à reconnaître que c'étaient là des lettres d'amour,

toutes débordantes de passion, de regrets. ... Puis, dans ces lettres, des noms attirèrent son attention, dévoilèrent ses soupçons; celui de Frédéric, qui revenait à la sans cesse et à qui ces messages de tendresses profondes étaient adressés; le nom de Michel, plus rare, et qui, chaque fois qu'on l'évoquait, appelait les larmes et les remords. ... toute la correspondance, enfin, d'une femme coupable à son amant. ... Et cette femme, elle devine bientôt qu'elle était: —Mme Duplessy! Elle avait lu debout jusqu'à présent. Elle s'assit pour recommencer sa lecture. Et bientôt un autre secret lui fut révélé: la naissance d'un enfant que Michel ignorait et dont il n'était pas le père. ... Et cette enfant, fille de Frédéric, c'était Marie-Rose! Dans l'isolement, dans l'abandon qui avait suivi la débâcle de Frédéric lui disait: «Jamais! Jamais! Jamais!» la malheureuse femme avait déversé son cœur en ces pages brûlantes. Comme si elle avait voulu se nourrir de sa propre douleur, elle avait retracé pour elle-même le récit de son amour. Comment il était né, presque brusquement; mais comment il se rattachait, pourtant, par un fil léger, aux gracieux souvenirs d'enfance; comment il s'était développé, malgré les efforts de sa loyauté;

comment elle avait surpris dans l'âme de Frédéric, les douloureux combats; leur départ, l'éloignement qu'ils avaient voulu mettre entre eux; leur entrevue soudaine à la Mare aux Loups et l'irréparable faute, elle racontait tout cela, trouvant plaisir dans ses larmes et revivant cette joie de passion, de trouble, de joie mortelle, par le récit qu'elle s'en faisait. ... Mais ce n'était pas tout. ... la punition arrivait, foudroyante: la grossesse. ... Cécilia, qui parcourait ces choses était profondément émue par ces cris d'angoisse, d'épouvante, de désespoir fou, échappés à la malheureuse pendant ces interminables mois de torture. ... Enfin venait au monde l'enfant — innocente — que l'on allait élever, comme une honte, aux yeux du monde. ... Puis, tout à coup reparissait le mari, confiant dans son bonheur, et qui, sans qu'on doute eue l'aurait son âme loyale venait reprendre possession de son foyer souillé, auprès de sa femme qui ne lui appartenait plus. La s'arrêtaient les lettres, le journal d'Henriette. Du reste, Cécilia n'avait rien à apprendre de plus. Dans tous ses détails, elle connaissait maintenant le fatal secret.

avec ce secret lui avait été révélé. A présent, devant ces papiers imprégnés de tant de larmes et de tant d'amour, Cécilia restait revenue. La porte était toujours ouverte; elle n'eut qu'à pousser la porte, pas plus à cette heure qu'elle n'avait fait pendant toute la nuit dernière. Son esprit était tout à elle. Et son corps, dur, fait à toutes les entreprises, ne souffrait pas. Elle se rappelaient les suprêmes paroles de son mari: —Là, les papiers, une fortune si tu sais l'en servir! Elle comprenait, mais malgré tout, au premier moment de la surprise, devant la gravité d'un aussi redoutable secret, elle était toute saisie. Elle se mit à grelotter; elle alla fermer la porte, croyant que c'était le froid du dehors. ... Ce n'était que la glace de son cœur. ... Elle ramassa les lettres, les sera précieusement dans un tiroir qui fermait à clef et retira la clef qu'elle garda sur elle. ... Mais tout cela d'un geste machinal, comme si l'âme en elle eût été absente, se surprenant, à chaque minute, se surprenant, à la tête penchée, absorbée, indécise, rêpétant: —C'est vrai, pourtant, si on voulait. ... pour mon fils. ... Car d'elle-même il n'était pas question. Elle, Cécilia, n'exis-